Document généré le 25 avr. 2024 06:59

Vie des Arts

Vie des arts

Expositions

Roland Giguère et Rodolphe de Repentigny

Numéro 10, printemps 1958

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21813ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Giguère, R. & de Repentigny, R. (1958). Expositions. *Vie des Arts*, (10), 42–43.

Tous droits réservés © La Société des Arts,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

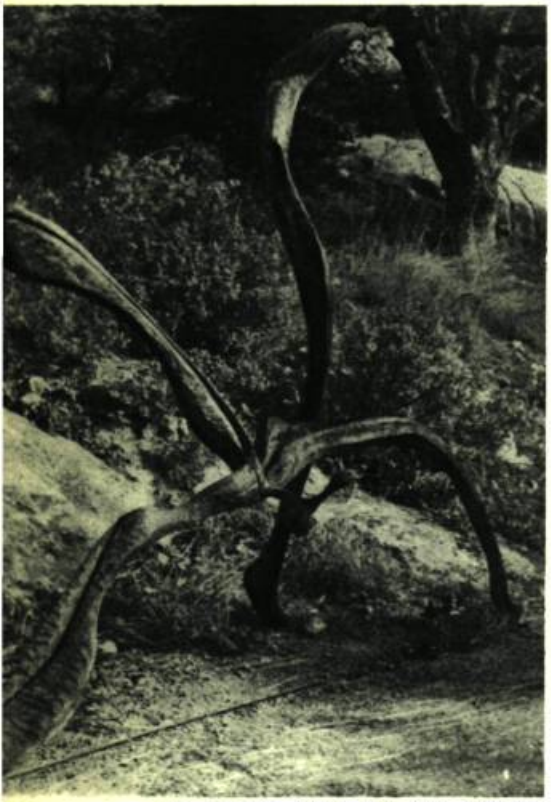
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

EXPOSITIONS



"La Grande Araignée"; bois d'olivier. Sculpture de Robert Roussil exposée à Paris puis à Tourette sur la Côte d'Azur.

OEUVRES DE ROBERT ROUSSIL . . .

Du 4 au 23 décembre 1957 avait lieu à la galerie Creuze la première exposition à Paris du sculpteur Robert Roussil. L'ensemble comportait vingt et une sculptures sur bois dont huit exécutées depuis l'arrivée de Roussil en France.

Des oeuvres apportées du Canada, on retrouvait cette arabesque sensuelle, parfois même érotique, propre aux sculptures de Roussil; deux de ce groupe, les dernières, annonçaient cependant une volonté d'abstraction en même temps qu'une légèreté inhabituelle. C'est dans cette dernière direction que se développent les sculptures récentes exposées à Paris. Alors que les oeuvres antécédentes nous apparaissent d'un seul bloc, presqu'enracinées à la terre, les récentes, au contraire, ont de l'envol et se meuvent plus librement dans l'espace.

Installé dans les Alpes-Maritimes, Roussil, depuis toujours amoureux du bois, travaille avec le matériau que lui offre la nature du pays, en l'occurence le bois d'olivier. Ce bois toutefois pose une embûche au sculpteur : il s'agit de ne pas se laisser prendre par les formes suggestives qu'offre naturellement l'olivier, ce vieil arbre aux contorsions noueuses peut, en effet, être considéré comme un objet en soi ainsi que les "vieux bois" façonnés et polis par le temps que l'on trouve sur les plages. (Il ne s'agit pas pour le créateur de se plier à la volonté de la nature mais de plier la nature à sa propre volonté et, tout en suivant les veines du bois, les dénouer et les renouer dans un ordre humain — qui n'est pas nécessairement naturel.) Roussil a fort bien échappé à ce piège que lui tendait la nature, il a réussi à lui imposer sa façon de voir et de dire. Justement pour rompre le charme naturel du bois d'olivier, quelques oeuvres sont faites de plusieurs pièces juxtaposées, comme cette grande araignée à sexe mâle, un peu dépaysée de se trouver entre quatre murs.

Dans la préface au Catalogue de l'exposition, André Verdet résume, parlant de Roussil : "La beauté majestueuse de ses compositions prend racine dans le sol le plus profond des forêts; une force dyonisiaque le soutient, l'anime, et le Dieu Eros modèle ses formes, où l'amour charnel s'exhale et s'exalte jusqu'à atteindre le clair symbole des purs et des vrais."

Une sculpture de Robert Roussil fait maintenant partie de la collection du Musée d'Antibes, la première oeuvre du sculpteur canadien à entrer dans un musée.

Roland Giguère
Paris, Déc. 1957

LES PREMIÈRES EXPOSITIONS DE 1958

Les trois premiers mois de la saison nous ont permis de retrouver plusieurs peintres qui s'étaient assez peu montrés ces derniers temps dans nos galeries; quelques "premières" ont également apporté des promesses.

Les trois expositions les plus remarquables ont été celles de Marcelle Ferron, Claude Picher et Jean Dallaire — la première à la galerie Delrue, les deux autres à la Galerie XII du Musée des Beaux-Arts. Si je n'ai pas trouvé à l'exposition de Jacques de Tonnancour la force que j'en attendais d'après quelques tableaux qu'il a exposés l'an dernier, il peut être utile de rappeler que ce peintre est en train de se tailler à travers tout le Canada un succès considérable.

Un des tableaux que Marcelle Ferron exposait à la galerie Denyse Delrue avant de repartir pour Paris, en mars.

Un "Paysage" de Jacques de Tonnancour, tableau où la lumière et le graphisme montraient une mise au point par l'artiste de sa technique personnelle; exposé en février à la galerie Denyse Delrue.

"Mangeuses de Ballustres", huile de Dallaire où le beau et solide métier est au service d'une haute fantaisie. Cette toile faisait partie d'une exposition conjointe avec Beaulieu à la salle XII du musée.

Parmi les choses agréables, l'on a aussi pu voir les toiles de Tobie Steinhouse, les gouaches de Paul-V. Beaulieu, les toiles de Jean McEwen, celles de Pat Ewen. Alors que McEwen a atteint une sorte de perfection dans son genre, Ewen s'est montré très variable dans son exposition : ce jeune peintre depuis plusieurs années livre à notre admiration des toiles individuelles d'un grand intérêt, d'une écriture parfaitement au point, mais ses expositions d'ensemble laissent toujours perplexe.

Beaulieu s'est par contre montré à son meilleur, avec des gouaches où il donnait libre cours — enfin — à sa virtuosité graphique. La vivacité des couleurs, l'éclat des taches, les contrastes lancinants, étaient bien dans le style personnel du peintre, rappelant les changements abruptes de la matière dans ses tableaux à l'huile.

Chez Marcelle Ferron, cet éclat des couleurs, des noirs et des blancs, était soudé par un feu vif. C'était en fait le meilleur ensemble de tableaux non-figuratifs que nous ayons vus à Montréal depuis un temps assez long.

Une verve du même ordre était palpable dans l'exposition de Claude Picher, qui tout en prenant de temps à autre un ton déclamatoire au delà des moyens de l'artiste, montrait un sens réel des possibilités expressives de la peinture en valeurs.

La rentrée de Jean Dallaire, qui se manifestait par un groupe de tableaux réalisés depuis moins d'une année, a permis de redonner sa place à cet artiste dans notre monde de visions individuelles. Dallaire poursuit la même voie d'invention en marge de la réalité, laissant libre cours tantôt à sa veine satirique, tantôt à son amour du beau métier, parfois aussi à une rêverie où il peut être à son meilleur. Quelques tableaux parmi les plus récents montraient une maîtrise des moyens permettant d'éliminer le recours trop fréquent à la complexité.

R. de Repentigny

"Paris", un tableau de l'artiste canadienne Tobie Steinhouse, qui, de retour d'un séjour de 10 ans à Paris, exposait en mars à la galerie Agnès Lefort.

"Arbres" de Beaulieu : gouache diluée, aquarelle et encre de chine se marient dans une virtuosité graphique.